

JEAN-PAUL
NOZIÈRE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Grégoire ne savait pas que l'on peut tomber amoureux instantanément. Pourtant, c'est ce qui lui arrive lorsqu'il surprend Anca en train de cambrioler la maison de ses parents. Mais la jeune fille disparaît sans demander son reste. Grégoire, un peu aidé par sa sœur, qui pourtant a d'autres chats amoureux à fouetter, n'aura de cesse de retrouver la jolie voleuse. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? En parallèle de cette enquête qui révélera à Grégoire la réalité contemporaine du trafic d'humains, une fille de l'Est nous raconte, à travers son journal, sa vie et son destin.

Jean-Paul Nozière réveille nos regards éteints et continue inlassablement de mener son combat contre les préjugés.

JEAN-PAUL NOZIÈRE

Maman, j'ai peur

ROMAN



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Jean-Paul Nozière a enseigné pendant deux ans l'histoire-géographie aux filles des classes de première du lycée Malika-Gaïd de Sétif (Algérie), ce qu'il n'est pas près d'oublier ! Il a été longtemps documentaliste dans un collège de Côte-d'Or.

Il est l'auteur d'une cinquantaine de titres pour adolescents et de quinze romans policiers pour adultes.

Du même auteur :

Roméo sans Juliette, éd. Thierry Magnier, 2015.

Le Fils des instituteurs, éd. du Seuil, 2015.

Mon Américain, éd. Nathan, 2013.

Que deviennent les enfants quand la nuit tombe?,
éd. Thierry Magnier, 2013.

Camp Paradis, éd. Gallimard Jeunesse, 2013.

Rien qu'un jour de plus dans la vie d'un pauvre fou,
éd. Thierry Magnier, 2011.

Mortelle mémoire, éd. Gallimard Jeunesse, 2009.

Demain, ça ira mieux, éd. Thierry Magnier, 2009.

Un swing parfait, éd. Syros, 2009.

Tu peux pas rester là, éd. Thierry Magnier, 2008.

L'Île aux chiens, éd. Gallimard Jeunesse, 2007.

Nous sommes tous tellement désolés, éd. Thierry Magnier, 2007.

(Prix Le Gayant Lecture de la ville de Douai)

Échec et rap, éd. Nathan, 2007, 2012. (Prix Les Mordus du polar 2008)

La vie comme Elva, éd. Thierry Magnier, 2005.

Ci-gît, pour l'éternité, éd. Thierry Magnier, 2004.

Série noire sur le Chérie Noire, éd. Thierry Magnier, 2001.

Un jour avec Lola, éd. Thierry Magnier, 2001 ; Pocket Jeunesse, 2010.

Un Été algérien, éd. Gallimard Jeunesse, 1990, 1993, 1998, 2012.

Je vais tout te raconter, Seigneur.
Seigneur, je vais te raconter tout, depuis le début
jusqu'à la fin, et après je te poserai des
questions sur ce que je ne comprends pas.
Torgny Lindgren, *Le Chemin du serpent*

Je te dis que tu es l'aube, le lendemain,
tous les lendemains, et que seul compte
cela qui fait de toi une promesse.
Philippe Claudel, *Le Rapport de Brodeck*

Ce roman s'appuie sur des événements réellement vécus.

Le cambriolage

Grégoire commençait à regretter de n'être pas parti en vacances avec ses parents. L'été à Boriro-les-Bains ressemblait de plus en plus à une punition. Il ne croisait dans les rues à peu près que des vieux en cure. Il ne leur accordait aucune attention en traversant le parc ombragé du Grand Hôtel. Mais voilà, Julia, qui devait venir camper (avec ses parents, elle) comme l'année précédente, avait téléphoné.

– Je suis fumasse ! On part en vacances en Toscane ! Papa dit qu'il en a ras le bol de Boriro-les-Bains et maman reconnaît que la flotte de ton bled ne soigne pas davantage son asthme que...

– Hé, tu déconnes, là ? l'avait interrompue Grégoire.

– Ben non, Greg.

Julia pleurait au téléphone, si bien qu'il avait dû la consoler. Il ne pensait pas du tout ce qu'il disait.

– Pas grave, Juju. On aura d'autres occasions de se revoir. Tu verras, la Toscane est une région super belle.

Il ne savait pas trop dans quel coin d'Italie se nichait la Toscane. En revanche, il savait très bien qu'il s'y était mortellement ennuyé durant deux semaines de vacances en famille, des années auparavant. Il entendait encore sa mère s'émerveiller dans la voiture, « Mon Dieu que la Toscane est belle », alors que sa sœur et lui bâillaient. Le bouquet avait été la succession démente des musées, des églises, des châteaux, accompagnée des réflexions paternelles, « Quelle splendeur, ah la Renaissance... ». Leur mère insistait :

– N'est-ce pas les enfants que nous en prenons plein les yeux ? Vous avez conscience de votre chance ? Les trésors culturels de l'Italie à votre âge, vous vous rendez compte ?

Oui, Éloïse et lui se rendaient parfaitement compte et cette lucidité les avait poussés à refuser catégoriquement de partir cette année en vacances en famille. Un mois en Irlande.

– Vous perfectionnerez votre anglais, rabâchait leur mère. Nous visiterons le pays de fond en comble. Une immersion culturelle d'un mois, quelle chance pour vous !

À ce stade de la discussion, mettre les points sur les i devenait urgent. Éloïse s'était jetée à l'eau la première.

– Maman, j'ai dix-huit ans, je viens d'obtenir mon bac, alors stop au perfectionnement en ceci ou en cela pour cet été. Je reste à Boriro avant mon entrée à Sciences-po. Je bulle au soleil, bronzage, lectures et non, merci pour les landes et les moutons d'Irlande.

– Bon, d'accord, tu es majeure, tu as ton permis de conduire et tu pars à Paris en septembre, avait consenti leur père, mais Greg...

Grégoire était intervenu illico :

– Je reste ici avec Éloïse qui sera ma nounou. J'ai seize ans, il est temps que je profite de mes premières vacances peinardes.

Les sourcils en parapluie ouvert de sa mère lui indiquaient qu'il devait freiner sur le chemin « vacances peinardes ». Il avait pourtant enfoncé le clou.

– Je vous préviens que si vous insistez, je vous pourris vos vacances mieux que le pire de vos élèves dans votre pire classe et croyez-moi, je saurai faire.

La menace s'était avérée très efficace sur des parents tous les deux profs d'anglais. Greg ne pouvait évidemment pas développer l'argument Julia. Sa copine bretonne, connue l'été précédent, qui accepterait peut-être cette année de le suivre dans sa chambre durant ce mois d'août de liberté.

Mais Julia ne venait pas à Boriro. Et les copains de Grégoire étaient à peu près tous partis en vacances... avec leurs parents ! Les filles, aussi, ou alors ne restaient que celles qui ne lui accordaient même pas un coup d'œil. Il se retrouvait donc nez à nez avec un été à Boriro-les-Bains, station thermale de cinq mille habitants, peuplée d'asthmatiques, de personnes rongées par les rhumatismes ou par d'autres maladies aussi appétissantes les unes que les

autres. À en croire la publicité, l'eau de Boriro soignait à peu près tout (*À Boriro, oubliez vos vieux os*, affirmait finement un dépliant).

« Un désastre, ces vacances » songeait amèrement Grégoire, en pénétrant dans le parc du Grand Hôtel, qui n'avait de grand que son parc, et seulement vingt chambres.

Il pensait aussi à sa sœur, une hypocrite bazardant ses promesses sucrées à des parents inquiets.

– Je m'occuperai de Greg. Nous irons tous les deux à Dijon au cinéma ou voir mes copines. On ira même au musée.

Le mot « musée » frappait fort pour leurs parents, n'empêche que depuis trois jours, Éloïse s'envolait seule à Dijon ou ailleurs, au volant de la Citroën familiale.

– J'ai encore vingt-six jours à tirer, marmonna Grégoire, à voix haute, tellement il était en colère.

Il shoota dans un massif d'hortensias bleus, le décapitant, puisqu'il était coupable de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Sa grimace de dépit s'adressait aussi à l'Irlande, un pays probablement balayé par un vent frais venu de la mer, alors qu'il faisait une chaleur à crever à Boriro-les-Bains. Une chaleur à ne pas mettre un chat dehors et justement, aujourd'hui il n'y avait pas un chat dehors. Greg rentrait de la piscine, complètement écoeuré par la foule entassée sur le moindre brin d'herbe. Ça puait la crème solaire. L'eau du bassin semblait portée à ébullition. En plus, pas une fille potable étendue sur les serviettes de bain.

« Je t'en prie, Grégoire, ne sois pas vulgaire s'il te plaît ! » protestait sa mère quand il osait « une fille potable » et, s'il haussait les épaules, elle demandait perfidement : « Ta mère... tu la qualifierais de “femme potable” ? »

« De toute façon, ricana intérieurement Grégoire, la seule fille... heu, la seule jolie fille que j'aie rencontrée ces deux dernières années s'appelle Julia et en ce moment Julia Mouzo se balade sûrement pendue au bras d'un bel Italien qui lui chante *Te quiero*. »

Réflexion amère confiée à Éloïse, avec pour résultat un haussement d'épaules.

– *Te quiero* est une déclaration d'amour en espagnol. Greg, tu es vraiment nul quand tu es jaloux.

Le problème numéro un était le suivant : il était à peine trois heures de l'après-midi, donc comment éponger le temps d'ici le retour d'Éloïse vers dix-neuf heures ? Résoudre le problème numéro un, si toutefois il y parvenait, conduisait aussitôt au problème numéro deux, plus vertigineux. Comment s'occuper durant les vingt-six jours d'août qui le séparaient de la radieuse perspective du retour au lycée, début septembre ?

« J'en connais qui se suicideraient pour moins que ça, se démoralisa Grégoire, alors qu'il parvenait presque au bout du parc. »

Après, il aurait encore un bon kilomètre de marche à s'envoyer avant d'être à la maison. Tout ça parce que ses parents refusaient l'achat d'un scooter.

– Tu es trop jeune, s’indignait Esther, sa mère.

– Seize ans ! Je pourrais me marier si j’habitais Tom-bouctou !

– Tu es trop maladroit et c’est trop dangereux.

Avec eux, il était toujours « trop quelque chose » ou l’inverse, « pas assez quelque chose ».

– Prends ton vélo, conseillait Nicolas, son père, un dingue de bécane d’accord, mais qui n’avait pas prévu une crevaison le premier jour des vacances, ni un frein bou-sillé, ni la roue voilée justement parce que le frein étant mort il n’avait pu éviter la bordure d’un trottoir.

– Emprunte un des vélos de papa, proposait Éloïse.

– T’es folle ! La crise !

Les yeux d’un gris bleuté de sa sœur s’affolaient sous les paupières fardées. Elle non plus ne pensait pas, au fond d’elle-même, que toucher une des bicyclettes de leur père serait une bonne idée. Déjà, en évoquer la possibilité frisait le sacrilège.

Grégoire aperçut Tintin assis sur le dernier banc du parc, celui qui était le plus proche de la sortie. Un « Merde » de dépit fusa entre ses lèvres. Il n’avait pas envie de parler à Tintin aujourd’hui, même à l’ombre du gigantesque marronnier sous lequel gisait le banc. L’ancien gendarme – seulement durant six mois – lisait et découpait sa pile de journaux, comme d’habitude.

– Les faits divers, gamin, c’est essentiel, les faits divers. Ils font plus de dégâts aux quatre coins du monde que la guerre, crois-moi.

Il tapotait le journal que ses ciseaux martyrisaient.

– Gamin, on peut tous se retrouver un jour là-dedans et crois-moi, il vaut mieux éviter.

Greg se dissimula derrière un arbre. Le choix était réduit : soit affronter Tintin, soit repartir en arrière, retraverser le parc et ressortir par où il était entré, ce qui signifiait une borne de plus à faire. À moins que l'ancien gendarme n'aille pisser derrière un arbre, mais compter sur sa vessie risquait d'être long.

– Merde, merde et merde, redit Grégoire, profitant d'une liberté de langage qu'il n'utilisait que lorsque les oreilles de ses parents étaient en vacances, en Irlande ou ailleurs.

Tintin vivait à Boriro-les-Bains depuis deux ans. Il avait atterri là afin de soigner son alcoolisme, l'eau de Boriro guérissant ça aussi. La cure de trois semaines s'était transformée en séjour permanent. Apparemment, l'eau de la station thermale avait accompli un miracle puisque l'ancien gendarme ne buvait plus une goutte d'alcool.

– Vous voyez que leur publicité est bonne, déclarait Nicolas. *Boriro-les-Bains peut faire ce que la médecine ne sait pas faire.*

Il ricanait. Ajoutait :

– Pas étonnant que des pubs aussi crétines découragent les curistes. Bientôt, il faudra fermer le centre thermal.

Les parents de Grégoire invitaient parfois Tintin à déjeuner le dimanche. Ça arrivait depuis le jour où ils avaient surpris l'ancien gendarme lisant *Le Monde* assis sur un

banc du parc du Grand Hôtel. Une pile de journaux s'étalait sur et sous le banc. Ils s'étaient arrêtés, intrigués par ce binoclard taillant le papier à tour de bras. Ils s'étaient assis, trouvant une petite place, prétextant le mal au pied d'Esther. La rencontre d'un intellectuel les attirait car un lecteur du *Monde*, de *Libération*, du *Figaro*, d'une multitude d'hebdomadaires et aussi... alors là, ça leur en bouchait un coin, de titres en anglais, *The New York Times*, *The Daily Mail*, ne pouvait qu'être un intellectuel force 7 sur l'échelle de Richter.

– Vous faites quoi ? avait demandé naïvement Esther, alors que ses yeux ahuris suivaient l'affolement de la paire de ciseaux autour des articles du *Monde*.

– Je découpe la vie en morceaux, comme ça je la comprends mieux, avait rétorqué Tintin, tout en éventrant cette fois *L'Express*.

Une réponse énigmatique, mais assez sidérante. Elle prouvait que l'homme assis sur le banc était un intellectuel précieux, car à Bori-ro-les-Bains ce genre de trésor ne courait pas les rues. C'était donc une espèce à protéger. Les parents d'Éloïse et Grégoire s'étaient incrustés sur le banc. Tintin, assommé de questions, avait dû livrer quelques chapitres de sa vie. Fils de policier, bon élève, enfant unique, originaire de Besançon, vingt-deux ans, gendarme à son tour à cause de papa et viré, oui viré de la gendarmerie au bout de six mois.

– Pour cause de picole, voilà pourquoi j'habite à Bori-ro, avait conclu Tintin.

Esther Nouplo, incapable de retenir un hoquet de frayeur, avait dit :

– Mon Dieu ! Si jeune et... et...

L'exclamation n'indiquait pas une croyance en un quelconque dieu. La mère de Grégoire appliquait les recommandations de la Bible sans en avoir lu une ligne. *Aide ton prochain tombé au fond d'un trou. Tends la main si tu peux.* Elle le prouvait en invitant l'ancien gendarme à ses repas dominicaux. Greg était persuadé que ce qui attirait Tintin chez eux n'était pas le canard à l'orange ou le gigot d'agneau mais Éloïse, que Tintin regardait comme si elle était une criminelle célèbre en couverture de *Paris Match*.

Tintin ne semblait pas avoir envie d'aller pisser derrière un marronnier. Il continuait à dépiauter la presse.

– T'es ultra chiant, murmura Grégoire. Je n'ai pas que ça à faire.

Un énorme mensonge. Il n'avait bel et bien que ça à faire, retraverser le parc, le contourner et grimper la route menant vers sa maison. D'ici le retour d'Éloïse, il pouvait même se taper dix fois le trajet. Il quitta sa planque, recula pas à pas et, une fois hors du champ de vision de l'ancien gendarme, il opta pour la petite foulée de celui qui termine un jogging. Il aperçut à environ deux cents mètres, près de la terrasse du Grand Hôtel, la silhouette d'une femme promenant un chien. « Pourquoi ce ne serait pas une fille, songea Grégoire, et pourquoi pas une belle fille, plus belle que Julia Mouzo, une fille dont les parents seraient en cure et... »

Se construire des rêves aidait à user le temps, du moins jusqu'au moment où ils se transformaient en infects mirages. Pendant qu'il courait – de plus en plus lentement à mesure que la silhouette se précisait –, Grégoire repensa au premier déjeuner dominical de Tintin à la maison. Il éclata de rire. Comme rire et courir ne fonctionnaient pas bien ensemble, il cessa de courir... d'autant plus que la silhouette avouait trente ou quarante ans et que le clebs teigneux et moche commençait à aboyer d'une façon agressive. C'était vraiment une journée minable.

– Pourquoi on vous appelle Tintin ? avait demandé son père, alors que l'ancien gendarme dévorait Éloïse des yeux au lieu de dévorer ses spaghettis bolognaise.

– Parce que mon prénom est Timothée, avait répondu le jeune homme, sans s'occuper de ce qui se passait au bout de sa fourchette et donc de la sauce tomate qui gouttait sur son pull.

– Je ne vois pas le rapport, avait constaté Esther.

– Normal, il n'y en a pas, avait conclu Tintin. Vous ressemblez à Marilyn. Vous êtes aussi belle.

Son visage était devenu plus rouge que la sauce tomate sur son pull.

– Marilyn ? s'était étonnée Esther Nouplo. Marilyn Monroe ? Elle était blonde et moi je suis rousse.

– Justement.

À compter de ce jour-là, la famille Nouplo s'était résolue à admettre le chamboulé de certaines réflexions

de l'ancien gendarme ainsi que les aspects mystérieux concernant son passé et parfois son présent. Conscient que le compliment adressé à Esther pouvait paraître excessif, surtout si le mari était d'un tempérament jaloux, Tintin s'était adressé à Nicolas :

– Vous ressemblez à George Clooney. On ne vous l'a jamais dit ?

Les spaghettis avaient failli étouffer Grégoire au point que sa sœur avait dû lui taper dans le dos. Elle était venue à son secours avant que la famille Nouplo ne s'enlise dans un fou rire impoli.

– Et moi, je ressemble à qui, selon vous ?

Tintin avait pris la précaution d'écarter son assiette de spaghettis après y avoir déposé sa fourchette.

– Vous ? Vous... vous ressemblez à Éloïse Nouplo et vous avez une sacrée chance.

Éloïse avait rougi à son tour, un ton de rouge plus pâle que la sauce bolognaise, mais suffisant pour qu'elle réalise qu'il lui faudrait éviter au maximum la fréquentation de Tintin. En tout cas, depuis ce dimanche-là, il appelait leurs parents Marilyn et George, mais Éloïse conservait son véritable prénom. Grégoire aussi. Sans doute, selon les critères de l'ancien gendarme, ne ressemblait-il à personne de célèbre. Ça lui convenait. Il détestait le sourire prétentieux de Clooney dans les pubs pour une marque de café. De Marilyn Monroe, il ne connaissait que les jambes dévoilées par la soufflerie d'une bouche de métro, une photo qui ne

montrait pas grand-chose et qui n'excitait que les vieux cinéphiles du genre de ses parents.

Il rejoignit la femme au chien agressif, la dépassa, se retourna. Elle était plutôt jolie. Peut-être une employée des thermes. Moins de quarante ans. Même de trente. Dix foulées plus tard, Grégoire s'arrêta à vingt. Il fit demi-tour et trotta à ses côtés en arborant le sourire qu'il travaillait de temps en temps devant le miroir de la salle de bain. Comme il était beau garçon, ça fonctionnait une fois sur deux.

– Vous vous promenez malgré la chaleur ? Votre chien a l'air sympa.

La femme soupira.

– Hé, la maternelle, va draguer ailleurs. Tu as raison, il fait trop chaud pour que je perde mon temps à discuter. Et tu as tort, car mon clebs est un fou furieux si je lâche la laisse.

Grégoire allongea ses foulées. Elle dépassait largement la trentaine et elle s'habillait moche. Il n'aimait que les filles bien fringuées, même en été, comme Julia dans ses petits shorts colorés et ses T-shirts coordonnés.



La maison de la famille Nouplo était posée en haut d'une colline, à l'écart des autres. De là, on dominait un peu Boriro-les-Bains, ce qui exaltait Nicolas, les matins d'été, quand il se levait après une nuit de sommeil de prof en vacances.

– Quelle vue magnifique. Qu'est-ce qu'on est bien à la campagne !

– On meurt d'ennui dans ta campagne magnifique, se révoltait Éloïse.

Grégoire pensait la même chose. Où ses parents voyaient-ils de la beauté dans les toits de « la ville » et les maisons rangées les unes à côté des autres ?

Le portail donnant accès au terrain était ouvert. Esther et Nicolas recommandaient pourtant de le fermer, ajoutant d'un air sombre un « on ne sait jamais » inquiétant.

Grégoire mit du temps à trouver ses clés au fond d'une des poches du bermuda vert olive. Elles contenaient des pièces de monnaie, des tickets de piscine et de cinéma usagés, deux clés USB « vachement précieuses et que personne ne doit toucher », et surtout des kilos de bonbons à la menthe. Il avertissait ses copains du lycée quand ils se moquaient de lui.

– Vous avez vu votre haleine quand vous ouvrez la bouche ? La mienne est toujours en pleine forme et les filles apprécient.

Ils rigolaient. Ricanaient :

– Oui, mais Nounou, tu ne fréquentes pas d'autres filles que ta mystérieuse Julia.

Ce surnom de Nounou, un diminutif de Nouplo, l'énervait, si bien que le sujet Julia s'asséchait là.

Il récupéra enfin la bonne clé, poisseuse et à la menthe, l'essuya sur son T-shirt jaune citron, ce qui le fit penser à la réflexion de sa sœur.

– Un bermuda olive, c’est déjà une honte, et en plus par-dessus un chiffon citron, bravo mon petit frère ! Toi qui aimes les filles super fringuées, tu devrais leur demander ce qu’elles en pensent.

La porte s’ouvrit du premier coup, ce qui n’était pas garanti, leur père ayant décidé de changer les serrures avant le départ en Irlande, car « on ne sait jamais ».

– Tu vois, avait constaté Éloïse, ils commencent à regretter de nous laisser seuls. Ils ont la trouille et ne nous font pas si confiance que ça...

– Ils ne *te* font pas si confiance que ça, avait corrigé Greg. Tu oublies que tu es ma baby-sitter et que moi je serai à quatre pattes dans mon parc, avec mes joujoux.

Grégoire avança dans le couloir. Il réalisa aussitôt que quelque chose clochait. Il voyait la cuisine, une partie de la cuisine, mais pourquoi la fenêtre était-elle grande ouverte ? Il souleva ses lunettes afin d’obtenir une meilleure vision que celle des verres couverts de traces de doigts.

– Putain !

Sa mâchoire inférieure demeura comme suspendue dans le vide. Non seulement la fenêtre était ouverte, mais les vitres n’existaient plus. Des morceaux de verre jonchaient le sol, il y en avait même sur la table. Grégoire avança un peu dans le couloir. Il marchait sans faire de bruit et pourtant, croyant entendre des pas, il retenait son envie de crier. Peut-être n’était-ce qu’un accident quelconque, un objet lancé sur la fenêtre et s’il criait, il aurait

l'air idiot. Il passa devant la salle de séjour. Rien. Le salon. Rien. Le bureau de son père. Vide. Celui de sa mère. Vide.

Aucun désordre. Il ne manquait rien.

Fausse alerte ? La raison, qui remplaçait peu à peu la peur, répondait « Bien sûr que non ». Il y avait eu effraction. Des vitres brisées, une fenêtre qui ne s'était pas ouverte par l'opération du Saint-Esprit. Vol avec effraction. Les mots si souvent lus dans les journaux tambourinaient dans le crâne de Grégoire pendant qu'il grimpait les premières marches de l'escalier menant à l'étage. Les chambres. Le couloir tournait à angle droit. La chambre de ses parents. La porte était entrouverte. Anormal. Greg, comme dans les films, flanqua un coup de pied dans le bas de la porte, mais comme il ne brandissait pas le flingue du policier qui jouait ça au cinéma, il le remplaça par la première prière de sa vie. « Mon Dieu, faites qu'il n'y ait personne. »

Mais il y avait quelqu'un. Une fille.

En réalité, la vision de Grégoire capta d'abord, bien avant la présence d'une fille, l'incroyable désordre de la pièce. Tout ce que contenaient l'armoire et la penderie se trouvait répandu sur le plancher, ainsi que les draps et les couvertures du lit dont le matelas était renversé.

« Quel bordel », gémit le cerveau de Grégoire, ahuri devant le spectacle de la garde-robe de sa mère traitée comme s'il s'agissait de chiffons. La colère chassa la peur. Il se tenait toujours dans l'encadrement de la porte, vaguement hébété, ne sachant trop comment affronter ce

désastre. Il se décida à entrer, fit un pas, un seul et alors il vit la fille. Elle était à plat ventre derrière la colline de vêtements, aussi dérisoirement cachée qu'une souris qui espère échapper au regard du chat en s'aplatissant sous une feuille sèche.

Les yeux s'affrontèrent. D'abord, un silence. Puis la fille se leva. Elle lorgna la porte et dit :

– Partir moi s'il te plaît.

Greg se toucha l'oreille droite, comme si le son n'était pas parvenu jusqu'à lui et il finit par débiter une ânerie.

– C'est toi qui as fait ça ?

Ce n'était sûrement pas un ouragan, même si ça y ressemblait. Son courage reprenait du poil de la bête. Ce n'était qu'une fille, pas un gangster costaud à sale gueule pointant sur lui une kalachnikov. Une grande fille, très mince, vêtue d'un banal jean et d'un T-shirt. Il ne distinguait que des morceaux de son visage, encombré par de longs cheveux noirs tombés en pluie épaisse.

– Tu es une voleuse ? demanda Greg.

Une ânerie de plus, compte tenu de l'état de la pièce. La fille répondit pourtant « Non ».

– Tu es seule ?

Les yeux de Grégoire surveillaient à la fois le couloir qui était dans son dos et la fille en face de lui. Elle devait être seule. Un complice serait déjà intervenu.

– Oui que moi, mon nom Anca.

Ses doigts picoraient sa poitrine. Elle précisa :

– Anca Marcovic, j’ai moi quatorze ans, pas appeler le police.

Greg réalisa d’un seul coup quelle était la situation. Il avait entendu de nombreuses conversations, lu des articles sur internet, écouté les informations des radios : la voleuse était une fille de l’Europe de l’Est, probablement une Roumaine. Une Rom. Lui vint en mémoire un titre lu dans *Le Monde*, le quotidien que lisaient ses parents : « Le gang des petites voleuses du métro ».

– Oh que si j’appelle la police ! s’exclama Grégoire. Tu as vu le bordel ? Tu as volé quoi dans la maison ?

Il connaissait la réponse. Rien. Les armoires vidées prouvaient une recherche d’argent ou de bijoux, or il n’y avait ni l’un ni l’autre chez lui. Il avait vu les ordinateurs dans les bureaux, la télévision dans le salon, les tableaux sur les murs. Il ne manquait rien, mais il appellerait le 17. La police.

– Moi, j’ai pas volé rien, dit la fille, alors je partir si tu pas me frapper moi.

Soudain, elle écarta ses cheveux et les rangea derrière ses oreilles. La disparition du masque dévoila un sourire. Grégoire, qui tenait maintenant son portable afin de composer le 17, faillit laisser tomber le téléphone. Jamais il n’avait vu une fille aussi belle. Même pas Julia. Un visage d’un ovale régulier, à la peau d’un brun de pain d’épice. L’éclat des yeux verts. Les lèvres douces, entrouvertes sur des dents très blanches. Il n’appellerait pas la police. Sûrement pas.

– Anca... Anca Marcovic, murmura Greg, tu m'aides à ranger tout ce que tu as mis par terre et peut-être que je n'appellerai pas la police.

Il fit deux pas vers elle. Elle en fit deux vers lui. Le sourire de la fille s'épanouit. Elle se sentait rassurée. Pourtant, ses paupières battaient trop vite et sa respiration était bruyante.

– N'aie pas peur, je ne te ferai aucun mal.

Elle n'avait pas quatorze ans. Quel âge ? Seize ? Un peu plus ? Un peu moins ? Elle s'appelait vraiment Anca Marcovic ? Tout était peut-être mensonge.

– Tu me donnes moi quelque chose, s'il te plaît, dit la fille.

– Donner ? Donner quoi ? se révolta Grégoire. Tu te fous de moi ?

Le sourire de la fille disparut.

– Non, pas moi foutre de toi, mais si j'emporte rien, il y aura beaucoup colère d'eux...

Elle s'interrompit, secoua la tête, provoquant ainsi une chute des cheveux devant son visage. Grégoire ne voyait plus à nouveau que l'éclat des yeux.

– Bon, on s'y met ? Quand on aura rangé, je te poserai deux ou trois questions. Tu as de la chance de tomber sur moi plutôt que sur mes parents ou même ma sœur.

Il se pencha, plongea les mains dans une boule de vêtements, tout en songeant : « Je me conduis comme un con parce que cette fille me plaît, mais c'est une voleuse et ne rien dire aux flics c'est l'encourager. »

Il n'entendit aucun bruit, ne surprit aucun mouvement. Quand il leva la tête, la peut-être Anca Marcovic de quatorze ans ne se trouvait plus dans la chambre. Durant quelques secondes, il demeura complètement ahuri, au point de vouloir soulever les vêtements et les couvertures, comme si la fille se planquait en dessous. Il aurait pu se lancer à la poursuite d'Anca Marcovic, mais il ne le fit pas. Il entendit la porte extérieure claquer. Il se sentit alors aussi malheureux que lorsque Julia lui avait annoncé qu'elle partait en Italie et que ce serait donc la fin de leur histoire.

2

Le livre de ma vie *Chapitre 1 : Combien vaut la petite ?*

C'est un policier qui m'a donné l'idée d'écrire ma vie. Un policier français, peu de temps après que je suis arrivée à Dijon, dans le squat des Anciens Abattoirs. C'était souvent lui qui m'interrogeait, quand je me faisais arrêter ou que j'allais demander qu'on relâche un autre enfant. Le deuxième policier était méchant. Les flics posaient toujours les mêmes questions et je donnais toujours les mêmes réponses.

– Tu t'appelles comment ?

– Téréza Marcovic.

Un premier mensonge. Téréza, oui, Marcovic, non. Mentir est pour moi aussi normal que les battements de mon cœur, qui d'ailleurs ne bat pas plus vite quand la police m'interroge. Je n'ai rien à craindre.

– Tu as quel âge ?

– Treize ans.